

de nuit lui permit de reconnaître les objets familiers qui l'entouraient.

— Quel effroyable songe... bégaya-t-il en essuyant son front mouillé de sueur, j'étais près de Marie, dans un milieu bizarre où la verdure et les fleurs nous entouraient... Un grand péril, un péril mortel, mais dont je ne pouvais deviner la nature, menaçait Marie... Elle m'appelait à son aide... Mes pieds restaient cloués au sol... Je ne pouvais m'élancer à son secours... Je la voyais tomber en me jetant un dernier regard... un long regard de reproche et d'adieu...

Albert frissonna.

Ses yeux s'agrandirent démesurément.

Une pensée terrible venait de traverser son esprit.

— Si ce rêve était un avertissement du ciel ?... se dit-il. Si Marie était en danger ?... Si elle m'appelait à son secours, et si j'apprenais dans quelques heures qu'elle a succombé sans avoir été secourue ?... Mieux vaut risquer ma vie cette nuit pour lui venir en aide, que de mourir demain tué par le désespoir et le remords !

Et, rejetant loin de lui ses couvertures, Albert de Gibray descendit de son lit.

Une fièvre violente faisait trembler ses membres.

Il chancela : pendant un instant ses jambes vacillantes refusèrent de supporter le poids de son corps mais la force de volonté suppléant à la force physique, il se raidit et resta debout.

— Oui... se répétait-il, j'y veux aller ! j'irai !... Je m'y ferai porter, s'il le faut, mais j'irai !

Il s'habilla aussi vite que le lui permirent son état de faiblesse générale et son épaule encore douloureuse.

— Quand il eut achevé sa toilette de soirée, il endossa son pardessus garni de fourrures et enroula une écharpe de cachemire autour de son cou.

— Pourvu que mon père ne se réveille pas... pensait-il. Lui résister en face serait coupable, serait cruel, et je le ferais cependant sans hésiter...

Albert prit des précautions infinies afin de ne produire aucun bruit en ouvrant la porte de sa chambre.

Une fois dans la pièce voisine il marcha sur la pointe des pieds, combinant chacun de ses mouvements, retenant son souffle.

Il traversa sans encombre deux autres pièces, arriva à la porte de sortie, la fit tourner sur ses gonds et se trouva hors de l'appartement.

Le gaz était éteint.

L'obscurité la plus profonde régnait dans l'escalier. Le concierge, couché depuis longtemps, dormait d'un profond sommeil.

— Cordon, s'il vous plaît... dit Albert en ayant soin de déguiser le son de sa voix.

Sans même se réveiller peut-être, le concierge tira machinalement le cordon.

— Libre ! je suis libre !... pensa le fils du magistrat en s'élançant dans la rue et en repoussant la porte derrière lui.

Albert voulait marcher vite, ou plutôt voulait courir mais quoiqu'il fût chaudement couvert le froid du dehors le saisit, et à peine avait-il fait quelque pas que ses jambes vacillèrent.

Il fut obligé de se soutenir aux murailles pour ne pas tomber.

Heureusement une voiture passait à vide.

Albert héla le cocher qui s'arrêta et répondit :

— Voilà, bourgeois... Montez...

Le fils du juge d'instruction se dirigea en chancelant vers le fiacre, ouvrit la portière et franchit non sans peine le marche-pied.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Rue de Verneuil, numéro \*\*\*.

— Suffit...

L'automédon fouetta son cheval et se dit avec un gros rire :

— Voilà un particulier qui a écrasé un rude grain !... Ah ! mes enfants, quel plumet !

Il prenait son client pour un homme ivre.

Albert se blottit dans un angle de la voiture où il espérait se réchauffer, car le frisson de la fièvre secouait ses membres.

## LII

A l'hôtel Bressolles, Maurice Vasseur avait rejoint Marie au moment où Gabriel Servet la ramenait à sa place après la valse.

En voyant Maurice la jeune fille alla, souriante, à sa rencontre et lui tendit la main.

Le misérable prit cette main et, aussi infâme que Judas baisant le joue du Christ, la serra avec une apparente cordialité.

— Comme vous venez tard ! lui dit gracieusement Marie.

— Il y a déjà un instant que je suis arrivé... J'ai eu le plaisir de causer avec madame votre mère...

— Vous êtes venu ce matin, et malgré les instances de papa vous n'avez pas voulu rester à déjeuner, c'est mal.

— A mon grand regret, j'ai dû refuser la bienveillante invitation de Monsieur votre père... Je travaille beaucoup et ne puis disposer de moi comme je le voudrais... Suis-je pardonné ?

— Vous êtes pardonné.

— Donnez-m'en la preuve.

— Et comment ?

— En m'accordant la prochaine mazurka. Le voulez-vous ?

— Bien volontiers... Offrez-moi votre bras... Je crois que l'orchestre va nous donner le signal. Faisons un tour dans le bal...

Maurice et Marie, attendant la mazurka, parcouraient les salons.

La jeune fille échangeait quelques mots avec les personnes qui l'arrêtaient au passage, mais sa pensée était toute entière auprès d'Albert absent.

Maurice se disait :

— Il faut qu'après la mazurka elle aille dans la serre changée en cabinet de toilette, et pour cela il suffit d'avoir l'adroite maladresse de déranger sa coiffure en dansant, et de rendre indispensable la collaboration d'un miroir et de quelques épingles pour réparer ce désordre.

L'orchestre fit entendre le prélude de la mazurka.

Les danseurs s'élançèrent.

Marie, nous l'avons dit, était habillée d'une façon très gracieuse mais très simple, et sa coiffure n'était ni moins simple ni moins gracieuse que l'ensemble de sa toilette.

Sur ses beaux cheveux dont les nattes épaisses s'enroulaient autour de sa tête, elle portait une couronne d'épis mélangés de fleurs des champs qui lui donnait l'air d'une jeune Cérés.

Maurice était un danseur de premier ordre.

Mlle Bressolles, sans être de la force de son cavalier, dansait d'une façon charmante.

Tout le monde admirait ce couple élégant et la grâce parfaite avec laquelle le jeune homme entourait de son bras la taille de la jeune fille.

Aux dernières mesures, au tournoiement final, Maurice s'arrangea de manière à se faire heurter par un couple.

Son bras fut soulevé jusqu'à la hauteur de la nuque de la jeune fille par ce choc involontaire en apparence son bouton de manchette accrocha le ruban qui fixait la couronne, de blé mûr et de fleurs champêtres, et quand le bras redescendit il déplaça complètement cette couronne.

Marie ne put retenir un petit cri de contrariété en portant les deux mains à sa tête pour constater l'étendue du dégât.

Maurice semblait désolé.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je vous en prie... balbutia-t-il, je suis d'une maladresse sans exemple.

— Vous n'avez absolument rien à vous reprocher, répondit Marie, s'il y a un coupable, c'est le danseur qui s'est jeté sur vous... et encore ne l'a-t-il pas fait exprès.

Une jeune fille s'approchant s'offrit de remettre les fleurs en place.

— Merci, mille fois... répliqua Mlle Bressolles en riant. Deux ou trois épingles suffiront pour réparer le mal, Je vais dans la petite serre où tout est disposé

en vue des minuscules accidents de ce genre, et je reviens...

— Bien vrai, vous ne m'en voulez pas ? demanda Maurice.

— Certes, non !

Et Marie s'élança vers le salon de verdure.

Maurice la suivit des yeux et sentit un frisson courir sur sa chair en la voyant soulever la portière de tapisserie et disparaître...

Quand la portière fut retombée, ses lèvres murmurèrent :

— Eh bien, après ? Qui veut la fin veut les moyens ! Et il se dirigea vers le salon de jeu.

Au moment d'y arriver il rencontra l'ex-architecte et Valentine qui venaient d'en sortir.

Il allait les aborder quand soudain il tressaillit et s'arrêta.

Le maître d'hôtel faisant fonctions d'huissier venait d'annoncer :

— M. Albert de Gibray...

— Lui ! Encore ! pensa Maurice. Mais cette fois il arrivera trop tard !...

Le fils du juge d'instruction était d'une pâleur livide, effrayante.

Il marchait avec lenteur et chancelait à chaque pas.

Ludovic Bressolles s'avança vivement à sa rencontre.

Maurice se rapprocha de Valentine, qui regardait le nouveau venu avec une stupeur non déguisée.

— Cher M. Albert, pourquoi êtes-vous sorti ? s'écria le maître de la maison. C'est de la folie pure ! Vous vous soutenez à peine...

— Où est Mlle Marie ? demanda le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait presque indistincte.

— Mais dans le bal... Tout à l'heure elle dansait...

— Albert avait saisi le bras de M. Bressolles.

— Cherchez-la... continua-t-il... Cherchez-la vite !... Ne la quittez plus...

— Pourquoi ?

— Un danger la menace...

— Lequel ?

— Je ne sais pas... mais un danger mortel... Cherchez-la... Hâtez-vous !...

Maurice dressa l'oreille et frissonna de la tête aux pieds.

— Que signifie cela ? se demandait-il. Personne au monde ne peut savoir...

— Mon cher enfant, vous êtes en délire... fit M. Bressolles croyant à un accès de fièvre chaude. Comment voulez-vous qu'un péril quelconque menace Marie dans la maison de son père ?

Plusieurs personnes s'étaient approchées et regardaient Albert avec étonnement, presque avec effroi.

Ses joues creuses, ses yeux caves, ses lèvres décolorées, lui donnaient l'air d'un mort en rupture de civetière égaré dans un bal.

— Cherchez-la... répéta-t-il. Cherchez-la... Je vous jure qu'elle est menacée...

Maurice sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Valentine se demandait si Albert était fou et se répondait de façon affirmative.

M. Bressolles n'était pas loin de partager cette conviction.

Tout à coup un cri aigu, effroyable, un cri d'agonie, un cri de mort, retentit à l'extrémité la plus lointaine des salons.

— Entendez-vous ? dit Albert. Entendez-vous ?... Ah ! je savais bien !...

## LIV

Marie, après avoir laissé retomber derrière elle la portière lourde de tapisserie, se dirigea vers la toilette d'usage placée entre deux orangers en fleurs.

Des dentelles piquées de nœuds de rubans encadraient la glace.

A droite et à gauche brûlaient les douze bougies de deux candélabres.

Un lustre pendait au plafond.

Les bougies des appliques fixées contre les murailles éclairaient à giorno la serre pleine de plantes tropicales.

— De  
— Exc  
en mieu  
son amit  
si quelq  
front le  
vite... il  
— Vou  
Marie.  
taine qu  
— Pou  
— Par  
— Jou  
— Je  
finissabl  
de funes  
peur...  
— Pou  
au milie  
sique ?  
— Je  
surde, n  
sont gla  
envie de  
— Si  
malaise  
vite...  
— Le  
— En  
au diapa  
premier  
est souv  
— Pe  
— J'ai  
— Eh  
avez pr  
Vallons  
— J'ai  
Tous  
yants.  
La c  
pleine d  
de coch  
semelle  
des grou  
de la B  
De r  
instant,  
perron  
allaient  
Un c  
tour pr  
Sur le  
pied, de  
sous les  
De ce  
Le v  
referma  
— All  
homme  
Il ajo  
— Vo  
La vo  
Le v  
Celui  
sant au